Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 43

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Le Joueur
Autor: Tesson, François
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248216

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 30 octobre 1898 | N° 43 | Première année

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 26me année, *LE PAYS*

Les mémoires de M. de Bismarck

Le *Matin* de Paris publie les *Mémoires de M. de Bismarck*, d'après son secrétaire, M. Busch. Bien que ce dernier ne semble pas, en écrivant ce livre, avoir reçu un mandat officiel de l'ancien chancelier. son récit, tout anecdotique, a du moins le mérite d'être fait par un témoin mêlé de près aux événements qu'il raconte. A ce titre, il contient plusieurs détails intéressants, et nous croyons que quelques extraits intéresseront nos lecteurs.

La dépêche d'Ems.

Voici en quels termes M. Busch rapporte une conversation du chancelier sur la fausse dépêche d'Ems, dont la publication décida la guerre de 1870:

Lundi, 19 septembre. — La conversation est tombée, à table, sur les événements qui se sont déroulés à Ems, avant que la guerre n'éclate. Abeken, qui se trouvait à cette époque de service auprès du roi, nous raconte, qu'après avoir envoyé au chancelier la dépêche célèbre, où il rendait compte de son entrevue avec Benedetti, le souverain s'écria devant son entourage :

— Eh bien ! j'espère que Bismarck va être enfin content de nous !

Abeken, se tournant vers le chef, lui dit :

— Vous avez dû, effectivement, être content ?

— Heu ! répondit le chancelier en riant, vous pourriez bien vous tromper. J'ai été tout à fait content de vous, mais je n'ai pas été aussi content de Notre Gracieuse Majesté. Je n'en ai même pas été content du tout, oh ! mais là, du tout !..... Il aurait dû agir avec plus de dignité, et surtout avec plus de résolution.

Le chancelier réfléchit un instant en silence, puis il continua :

— Je me trouvais à Berlin, et j'attendais un télégramme d'un instant à l'autre. J'avais invité, ce soir-là, de Moltke et de Roon à dîner avec moi, afin de causer de la situation qui prenait un air de plus en plus menaçant. Pendant que nous étions à table, un long télégramme arriva. Il pouvait avoir environ deux cents mots. Je le lus à haute voix, et la physionomie de de Moltke changea brusquement : son corps se voûta, il eut l'air vieux, cassé et infirme.

Il ressortait clairement du télégramme que Sa Majesté cédait aux prétentions de la France. Je me tournai vers de Moltke et lui demandai si, en tout état de choses, nous pouvions espérer être victorieux. — Oui, me répondit-il. — Eh bien ! lui dis-je, attendez une minute. Je m'assis à une petite table, je pris le télégramme royal, et je condensai les deux cents mots de la dépêche en une vingtaine, mais sans rien y altérer, ni y ajouter. C'était le même télégramme que celui dont vient de vous parler Abeken.

Il était seulement plus court, conçu en termes plus déterminés et moins ambius. Je le tendis, ainsi rédigé, à de Moltke et à de Roon, et je leur demandai : — Et comme cela, comment ça va-t-il ? — Ah ! comme cela, s'écrièrent-ils, ça va dans la perfection ! Et de Moltke parut ressusciter. Sa taille se redressa, il redevint jeune et frais : il avait sa guerre, il allait pouvoir enfin vaquer à ses affaires..... Et la chose réussit en effet. Les français furent exaspérés du télégramme condensé qui parut dans les journaux, et, quelques jours plus tard, ils déclarèrent, la guerre.....

La déclaration de guerre.

Dès le jour même de la déclaration de guerre, bien avant que les opérations fussent commencées, M. de Bismarck organisait contre la France une formidable campagne de presse. Ecoutons M. Busch :

C'est le 19 juillet 1870, à 1 h. 45 de l'après-midi, que M. Le Sourd, chargé d'affaires de France, remit au ministère des Affaires étrangères la déclaration de guerre de Napoléon III.

Vers 5 heures du soir, le même jour, le comte de Bismarck me fit appeler. Il était dans son jardin. Après l'avoir attendu quelque temps, je le vis venir à moi par une de ces longues allées ombreuses qui conduisaient à la Kœniggrætzerstrasse. Il avait à la main une lourde canne qu'il brandissait d'un geste agité. Sa figure, éclairée par les rayons du soleil couchant, ressemblait à ces peintures murales qui se détachent sur des fonds dorés. Il arrêta brusquement sa promenade et, sans préambule, me dit :

— Il faut que vous m'écriviez quelque chose contre les nobles de Hanovre.... tenez, quelque chose dans ce style-là : « On dit que certains nobles de Hanovre ont travaillé à procurer aux vaisseaux français des pilotes et des espions dans la mer du Nord. Les arrestations qui ont eu lieu ces jours derniers ont trait à cette affaire. La conduite de ces Hanovriens est infâme, et j'exprime le sentiment de tous les honnêtes gens, lorsque je dis que ces nobles ont désormais perdu le droit de demander une réparation quelconque par les armes, pour venger leur honneur. Il ne saurait, en effet, plus y avoir d'affaire d'honneur avec eux et, s'ils étaient assez impudents pour en chercher une, ils mériteraient qu'on les fasse jeter dehors par

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 10

LE JOUEUR

PAR

FRANÇOIS TESSON

La tourière parut chercher dans ses souvenirs ; mais le nom de Pierre Michon n'éveilla aucun écho dans sa mémoire et elle répondit en hochant la tête :

— Vous me voyez véritablement désolée, madame ; mais je n'ai point connaissance de cela.

La fleuriste étouffa un cri de douleur.

— Ah ! reprit-elle d'une voix pleine d'amertume, vous voyez bien, ma sœur, qu'il faut que je parle sans plus tarder à Mme la Supérieure ; cet homme dont je vous parle est mon mari. C'est notre enfant, comprenez-vous bien ? notre enfant qu'il venait réclamer ; notre enfant que la misère nous a forcés d'abandonner, il y a bientôt deux ans, et qu'aujourd'hui nous voulons reprendre. Je les attends depuis tantôt. Voyant qu'ils tardaient trop, je suis accourue. Peut-être mon témoignage, peut-être ma présence sont-ils nécessaires ? Me voici. L'angoisse me dévore, la peur me tue, et vous me répondez froidement : repassez demain. Non, non, ne l'espérez point ; il me faut une réponse immédiate et décisive. Pourquoi mon mari n'est-il pas revenu ? pourquoi mon fils ne m'est-il pas rendu ? Voilà ce que je veux savoir. Puisque vous ne pouvez me satisfaire, votre Supérieure me répondra. Conduisez-moi donc vers elle.

Ce n'était plus l'humble ouvrière qui parlait en suppliant ; c'était la mère courroucée qui, du bec et des ongles, réclamait impérieusement sa progéniture.

La tourière crut avoir affaire à une folle.

— Calmez-vous, madame, reprit-elle ; si l'homme que vous dites est venu ici, il en est sorti assurément, car l'hospice, à cette heure, ne renferme que des gens de service ; et quant à Mme la Supérieure... tenez, justement la voici.

Une religieuse âgée entrait au parloir ; c'était la Supérieure.

— Que désire madame ? s'informa-t-elle.

La tourière expliqua à la nouvelle venue le but de la démarche de Fortunée.

— Hélas ! ma pauvre enfant, lui dit la supérieure visiblement émue à son tour, je puis vous répondre ; mais je regrette de ne pouvoir le faire suivant vos désirs. Je n'ai point quitté la communauté de la journée et aucune personne du nom de Michon ne s'est présentée

les domestiques ou qu'on les y jette soi-même après avoir mis une paire de gants pour les toucher. Leur trahison est une flétrissure qui les marquera d'une manière indélébile jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

Puis, après avoir respiré fortement et s'être un peu calmé, il me montra un numéro de la *Liberté*, daté de la veille. Ce journal rappelait à l'Italie qu'elle devait son indépendance à la France, et qu'en 1866 c'était la France qui avait fait l'alliance italienne avec le cabinet de Berlin. Il affirmait, en outre, que en vue des prochains événements, Victor-Emmanuel avec son caractère chevaleresque, n'avait pas hésité un seul instant à accorder à la France son appui sans condition. Le comte me dit qu'en réponse de cet article, il fallait que je fisse mettre immédiatement dans nos journaux la note suivante :

— Jusqu'à présent, la France a joué à travers le monde le rôle de maîtresse absolue : la Belgique, l'Espagne et le roi de Prusse lui-même ont tour à tour subi son arrogance. Elle s'est un peu comportée comme un sultan vis-à-vis de ses khédives. Sa mégalomanie s'appuyait sur ses baïonnettes. Mais il paraît que sa présomption commence à tomber, puisqu'elle réclame l'assistance des bons amis qu'elle prétend être ses obligés.

Le comte me dit encore :

— Je sais, de source certaine, qu'une des raisons qui ont poussé la France à nous déclarer la guerre est la série des rapports adressés à Paris par le colonel Stoffel, l'attaché militaire français à Berlin. Les informations du colonel Stoffel étaient d'ailleurs plus abondantes qu'exactes, car, tous ceux qu'il payait n'étant pas toujours préparés à lui fournir en échange un renseignement, ils inventaient, au besoin, les renseignements dont ils se portaient ensuite garants. Je sais que cet attaché militaire a été informé que l'armement de notre infanterie, en ce qui regarde les fusils et les munitions, avait subi une transformation radicale : il a, en conséquence, cru que la France ne trouverait jamais une occasion meilleure pour nous attaquer.

Nous avons tous su, plus tard, que la source certaine dont parlait le comte, et qui n'était autre chose que les cercles de Hanovre, ne lui avait pas dit la vérité. Les rapports du colonel Stoffel était bien faits à tous égards, et lui-même était un homme dont le rôle avait été des plus respectables. Le bruit ayant couru que, dans cet après-midi historique du 19 juillet, il avait été l'objet d'une manifestation hostile dans les rues de Berlin, le comte me dicta la note suivante et me donna l'ordre de la communiquer immédiatement aux journaux :

— Le bruit a couru que le baron Stoffel, attaché militaire français, a été insulté cet après-midi dans la rue. On a même été jusqu'à dire que quelques individus qui connaissaient le colonel Stoffel l'avaient suivi jusque chez lui et avaient frappé sa porte à coups de canne. Au premier bruit qui a couru de cet incident, la police est intervenue énergiquement et a pris des mesures pour que pareil fait ne se reproduise pas et pour que le baron Stoffel ne soit pas inquiété jusqu'à l'heure de son départ. Des excès de cette nature sont des plus répréhensibles, alors même qu'ils s'arrêteraient aux mots. Les anciens représentants de la France sont sous la protection des lois internationales et de l'honneur de l'Allemagne, jusqu'à ce qu'ils aient passé la frontière.

Du 19 au 31 juillet, j'eus de nouvelles et nombreuses entrevues avec le comte. La plupart étaient relatives à des notes qu'il désirait me voir insérer dans des journaux allemands en réponse à des articles parus à l'étranger ou à des bruits qui couraient le monde politique.

Un soir, — le 24 juillet 1870, — il me dit qu'il désirerait me voir faire un article sur la France et la politique française sous Napoléon III. Il m'en indiqua les points essentiels, puis, s'animant peu à peu, il me tint le langage suivant, que je transcris littéralement :

— Politiquement parlant, les Français sont, dans la plus complète acception du mot, une nation à l'esprit étroit. Ils n'ont pas la plus petite idée de la façon dont les choses marchent en dehors de France, et on ne leur en dit rien dans leurs écoles. Les maisons d'éducation en France laissent leurs élèves dans l'ignorance la plus *crasse* de tout ce qui se passe au delà des frontières, de sorte qu'ils n'ont pas la moindre connaissance de leurs voisins. C'est le cas de l'empereur Napoléon III, ou peu s'en faut. Quand à Gramont, je le laisse de côté, c'est un âne..... *(rindvieh)*. Oui, Napoléon III est ignorant de toutes choses, et il a pourtant été élevé dans des écoles allemandes ! Mais il a tout oublié. Sa politique a toujours été stupide. La guerre de Crimée était diamétralement opposée aux intérêts de la France, qui réclamait une alliance, ou, tout au moins, une bonne entente avec la Russie. Il en est de même de la guerre pour l'Italie. Il s'est créé là un rival dans la Méditerranée, le nord de l'Afrique, la Tunisie, etc., qui, un jour, sera peut-être dangereux.

La guerre du Mexique et l'attitude qu'a prise la France en 1866 sont encore des fautes, et nul doute que, dans la tempête qui éclate aujourd'hui, les Français ne sentent eux-mêmes qu'ils sont en train de commettre une dernière faute.

La bataille de Rézonville.

Le chancelier partait le 31 juillet pour rejoindre l'armée, et, le 6 août, après les premiè- défaites des armées françaises, il mettait le pied sur le territoire français.

Cependant, sous Metz, les événements semblèrent prendre une mauvaise tournure, et la guerre, qu'il avait désirée et préparée, lui inspira un instant de vives inquiétudes.

A Pont-à-Mousson, le 16 août, nous entendîmes de nouveau et distinctement le son du canon. Le soir, à dîner, le bruit courut que des combats acharnés venaient de s'engager autour de Metz. L'un de nous fit observer que, peut-être, on ne pourrait empêcher les Français de se retirer sur Verdun.

Le chancelier sourit.

— Ce sacré vieil endurci de de Moltke, fit-il, dit qu'il n'y aurait pas de mal, parce qu'ils tomberaient alors d'autant plus sûrement en nos mains !

Il se mit ensuite à parler de nos troupes. Il raconta que la veille, il avait été faire une visite au cantonnement des Saxons, « de ces petits Saxons noirs qui avaient l'air si intelligents ».

— Ils ont l'air de gaillards qui n'ont pas froid aux yeux, ajouta-t-il. Le fait mérite d'être mentionné dans les journaux.

Pendant la nuit, nous fûmes éveillés plusieurs fois par le pas cadencé de l'infanterie et le roulement des caissons sur le pavé. Nous sûmes le lendemain que c'était les Hessois qui avaient défilé par la ville. Le ministre partit un peu après 4 heures du matin. Il se dirigeait vers Metz, où on s'attendait à une importante bataille pour l'après-midi ou le lendemain.

Vers 2 heures de l'après-midi, lorsque je retournai à notre bureau, le chancelier n'était pas encore rentré ; mais on avait des nouvelles du combat qui avait eu lieu la veille, à l'ouest de Metz.

Il y avait des pertes sérieuses de notre côté, et ce n'est qu'à grand peine qu'on avait pu empêcher Bazaine de forcer nos lignes. C'est au village de Mars-la-Tour que la lutte avait eu le plus de violence. Les chassepots avaient craché une véritable grêle de plomb. On nous dit même, — mais il faut tenir compte de l'exagération habituelle en pareil cas, — qu'un régiment de cuirassiers tout entier avait été détruit, et que les dragons de la garde avaient été cruellement décimés. Pas une seule division ne s'en était tirée sans pertes sérieuses. Il est vrai qu'aujourd'hui, nous sommes en nombre supérieur aux Français, et, s'ils tentent une autre sortie, ce sera à notre tour d'être victorieux.

Cela n'était toutefois pas certain, et nous nous sentions quelque peu inquiets. Nous ne pouvions rester une minute en place et, comme dans une sorte de fièvre, nous allions et venions de tous côtés. Nous courions du marché au pont. Là, nous vîmes les blessés, dont le nombre s'augmentait à chaque instant. Les moins sérieusement atteints étaient laissés à terre, les autres étaient transportés dans des voitures d'ambulance. Sur la route de Metz, nous rencontrâmes une fournée de plus de 120 prisonniers. Pour la plupart, c'étaient, physiquement, de pauvres diables, mais il y avait aussi parmi eux quelques hommes de la garde superbement bâtis, facilement reconnaissables aux revers blancs de leur tunique. En tournant tout autour de la maison, dans le jardin, je vis la tombe d'une chienne et j'y lu l'inscription suivante :

GERARD AUBERT, ÉPITAPHE A SA CHIENNE

Ici tu gis, ma vieille amie.
Tu n'es donc plus pour mes vieux jours,
O toi, ma Diane chérie,
Je te pleurerai toujours.

Enfin, vers 6 heures, le chancelier revint. Il n'y avait pas eu de grande bataille pendant la journée, mais on s'attendait à ce que ce fût pour le lendemain. Le chef nous dit, à dîner, qu'il venait de voir son fils, les comte Herbert, couché dans une ambulance, à Mariaville, blessé à la cuisse par une balle qu'il avait reçue pendant la grande charge de cavalerie de Mars-la-Tour. Après avoir chevauché à droite et à gauche, le ministre avait fini par trouver son fils, près d'une ferme, au milieu d'un nombre considérable d'autres blessés. Ils avaient été confiés aux soins d'un médecin français, qui n'avait pas pu obtenir pour eux un peu d'eau, et qui avait eu des scrupules à leur donner à manger les poulets et les dindons que l'on voyait courir de tous côtés à travers champs.

Il m'a dit que cela ne se pouvait pas, dit le ministre. Je commençai par le menacer de lui

---

ici. Je serai plus affirmative encore : aucune demande en reconnaissance d'enfant ne nous a été adressée aujourd'hui.

Fortunée voulut insister.

— Je comprends vos angoisses et j'y compatis de tout mon cœur, reprit doucement la bonne sœur ; mais peut-être votre mari, retardé par une cause imprévue, a-t-il remis sa visite à demain. Peut-être même vous attend-il au logis à son tour tandis que vous êtes ici.

La fleuriste rattacha son espérance aux derniers mots prononcés par la Supérieure, comme le naufragé qui se noie se raccroche à la dernière planche de salut. Elle reprit fiévreusement le chemin de la rue St-Denis, essayant de se persuader que Pierre était rentré durant son absence. Nous avons vu quelle déception cruelle l'attendait au retour.

Son désespoir fut immense. Tantôt elle demeurait affaissée, sans voix, sans regards, sans volonté. Tantôt elle parcourait la chambre à grand pas, agitant les bras dans le vide, et prononçant des paroles sans suite. Elle ouvrait brusquement la croisée et se penchait au-dessus du balcon pour voir si son mari n'apparaîtrait pas dans la rue. D'autres fois elle courait vers l'escalier, descendait deux ou trois marches, s'arrêtait, prêtait l'oreille et murmurait d'un ton dolent :

— Pierre ! Pierre !

Elle remontait ensuite.

(La suite prochainement.)

abattre sa volaille à coups de revolver, en la lui payant, d'ailleurs, à raison de 20 francs ce qui en valait 15. Mais je me rappelai ensuite que je suis général prussien et je lui intimai simplement l'ordre de faire ce que je lui ordonnais. Il m'obéit, mais je dus moi-même aller chercher l'eau.

Sur ces entrefaites, le général américain Sheridan était arrivé dans la ville et avait sollicité une entrevue du chancelier. Il arrivait en droite ligne de Chicago. Sur le désir du ministre, je rendis visite au général Sheridan et je l'informai que le comte de Bismarck serait très heureux de le recevoir dans le courant de la soirée. Le général était un petit homme très gros, avec une moustache épaisse, qui s'exprimait dans le plus pur accent yankee. Il n'était accompagné que de deux personnes : un aide de camp, M. Forsythe, et un journaliste du nom de Mac'Lean, qui servait à la fois d'interprète et de correspondant pour le *New-York World*.

Pendant la nuit suivante, j'entendis de nouvelles marches de troupes à travers la ville, des Saxons cette fois. Le matin, j'appris que le roi était parti avec le chancelier à 3 heures. La bataille devait se donner sur le même théâtre que le 16 août, et l'engagement devait être décisif. On comprend que nous étions encore plus excités que la veille. N'y tenant plus, je partis moi-même dans la direction de Metz, jusqu'à 4 kilomètres environ de Pont-à-Mousson. Je rencontrai sur la route un grand nombre de blessés, marchant isolés ou par bandes. Quelques-uns portaient encore leurs fusils, d'autres s'appuyaient sur des cannes ; l'un avait sur les épaules le manteau rouge des cavaliers français. Ils s'étaient battus deux jours durant devant Mars-la-Tour et Gorze. Malgré cela, ils n'avaient que des détails vagues sur la bataille.

Ce n'est que le lendemain, vendredi 19 août, que nous sûmes de source certaine que les Allemands avaient été victorieux. Nous nous rendîmes tous sur le champ de bataille. Aussitôt arrivés à Gorze, nous vîmes les traces horribles de la lutte. A environ 400 mètres du village, il y avait deux fosses presque parallèles, autour desquelles les fossoyeurs travaillaient encore, car elles étaient remplies de cadavres. Les Français et les Allemands étaient couchés là, pêle-mêle. Quelques corps étaient nus, d'autres étaient encore revêtus de l'uniforme ; tous avaient une couleur noirâtre qui provenait de l'horrible chaleur. En continuant la route vers Metz, on trouvait quantité de débris. Ce n'étaient que capotes françaises, casques prussiens, havre-sacs, armes, linge, souliers, papier. Le sol était jonché de restes humains, plus nombreux et plus effroyables encore que ceux que nous venions de rencontrer. Dans un champ de pommes de terre, je vis deux corps horriblement mutilés : l'un avait une jambe entièrement arrachée, l'autre avait la tête à moitié enlevée, tandis que sa main droite, rigide, était restée dressée, dans un geste suppliant, vers le ciel. Il y avait des tombes qu'on avait marquées avec des débris de chassepot, et d'autres, avec des morceaux de boîtes à cigares que l'on avait brisées pour la circonstance. Il se dégageait de tout cela une odeur intolérable, et, lorsque, de temps en temps, une brise passait sur les chevaux morts étendus là par milliers, cette odeur vous prenait à la gorge et arrêtait la respiration en même temps qu'elle serrait le cœur.

Il était 4 heures lorsque je revins sur mes pas. Je ne trouvai tout de même pas le ministre à Gorze, mais j'y rencontrai Keudell, Abeken et les autres. Ils avaient vu le chef à Rezonville. Pendant cette bataille du 18, qui avait été décidée à Gravelotte, le ministre n'avait pas quitté le roi, et tous deux s'étaient aventurés sur le front des troupes, au point que, pendant un instant, on craignit pour leur vie. M. de Bismarck avait lui-même porté de l'eau aux blessés.

Je le vis sain et sauf à Pont-à-Mousson, où nous soupâmes tous ensemble. La conversation roula naturellement sur les deux batailles et leur résultat. Les Français étaient tombés par masses énormes. Mais nous avions cruellement souffert aussi. Et encore ne connaissait-on jusqu'alors que les pertes du 16 août.

— Une grande partie de la noblesse prussienne va être en deuil demain, dit tristement le chancelier. Wesdelen et Reuss sont couchés dans la tombe, Wedell et Finkenstein sont morts aussi ; Radhen a reçu une balle qui lui a traversé les deux joues, et un grand nombre d'officiers commandant des régiments ou des bataillons sont tombés grièvement blessés. Toute la plaine qui s'étend près de Mars-la-Tour était, hier, toute blanche et bleue des cadavres de nos cuirassiers et de nos dragons.

Nous sûmes, en effet, que, près de ce village, il y avait eu une grande charge de cavalerie dirigée contre les Français. Cette charge avait été repoussée par l'infanterie ennemie, comme jadis à Balaklava, mais elle avait servi nos desseins en ce sens que les Français avaient été tenus en échec, jusqu'au moment où ils avaient reçu des renforts. Les deux fils du chancelier s'étaient brillamment comportés. L'aîné n'avait pas reçu moins de trois balles : l'une lui avait effleuré la poitrine, l'autre s'était aplatie sur sa montre, et la troisième s'était logée dans la cuisse. Le plus jeune s'en était tiré sans trop de mal. Le chef raconta naturellement avec quelque fierté comment le comte Bill avait sauvé dans la mêlée deux camarades qui avaient perdu leurs chevaux. Il les avait empoignés tous deux dans une puissante étreinte et les avait entraînés avec lui.

Le 18, le sang allemand avait coulé davantage encore, mais, cette fois, nous avions pour nous la victoire, et il y avait une compensation à nos sacrifices. L'armée de Bazaine s'était définitivement retirée sous Metz, et les officiers français, que nous avions faits prisonniers, admettaient eux-mêmes que leur cause était perdue.

Il m'apparut que le chancelier n'approuvait pas complètement le plan suivi par les chefs militaires dans les deux batailles. Entre autres choses, il dit que Steinmetz avait abusé de la bravoure étonnante de nos soldats.

— Oui, c'est un bourreau de sang ! s'écria le chancelier.

Nous employâmes tout l'après-midi du 21 août à préparer les rapports qui devaient être envoyés en Allemagne et à écrire les articles de fond pour les journaux. On évaluait approximativement les pertes des français autour de Courcelles, Mars-la-Tour et Gravelotte à plusieurs milliers d'homme. Le ministre déclara que, selon lui, il y avait 50.000 hommes hors de combat, dont 12.000 hommes tués, et il ajouta :

— L'ambition et la jalousie de quelques-uns de nos généraux sont la cause des graves pertes que nous avons subies. Si la garde a chargé trop tôt, c'est uniquement par jalousie des Saxons, qui arrivaient derrière.

Le soir, le travail terminé, lorsque j'entrai dans la salle à manger pour prendre le thé, le chancelier, après m'avoir demandé s'il y avait quelque chose de nouveau, revint encore sur cette bataille du 18. Il nous en fit un récit circonstancié, que je me réserve de donner plus tard. En parlant de nos soldats, le général américain Sheridan dit :

— Votre infanterie est la meilleure du monde, mais vos généraux ont eu tort de faire avancer leur cavalerie comme ils l'on fait.

Je me rappelle également qu'au cours de la conversation, Bohlen dit au chancelier :

— Avez-vous remarqué comme les Bavarois murmuraient, tant que le résultat fut douteux : « Les choses vont mal ! Ça prend mauvaise tournure !..... » On aurait dit qu'ils eussent été enchantés de nous voir battus !.....

Le Bavarois auquel Bohlen faisait allusion était, paraît-il, le prince Luitpold.

(A suivre)

MENUS PROPOS

Les guérisons à Lourdes continuent dans des proportions étonnantes et dans des circonstances prodigieuses. On sait que dernièrement a eu lieu ce qu'on appelle le pèlerinage national en France. Voici la statistique des guérisons dont les procès-verbaux ont été rédigés à Lourdes durant trois jours de ce pèlerinage de 1889 à cette année :

En 1889	28	procès-verbaux
— 1890	45	—
— 1891	36	—
— 1892	40	—
— 1893	45	—
— 1894	42	—
— 1895	49	—
— 1896	64	—
— 1897	67	—
— 1898	95	—

Ce chiffre de 95, disent les *Annales de Lourdes*, ne nous donne que la moitié des guérisons qui se produisent à l'occasion du pèlerinage national. Après le départ des malades on nous communiquait de nombreux récits de guérisons... »

Ces guérisons de 1898 se décomposent ainsi qu'il suit :

Hernie	1	Ataxie	3
Maladie oculaire	1	Paralysie	3
Neurasthénie	2	Asthme	1
Ulcères de l'estomac	5	Epilepsie	1
Rhumatismes	4	Lupus	2
Péritonites	4	Rachitisme	2
Traumatismes	2	Divers	44
Maladies nerveuses	8		—
Dyspepsie	4	Total :	95

Ajoutons que sur ces 95 guéris, les hommes figurent pour un quart, et que les procès-verbaux récapitulés ci-dessus ont été établis par plus de cinquante docteurs qui se sont inscrits eux-mêmes au bureau médical de Lourdes durant le pèlerinage national et ont assisté librement à toutes les séances de constatations.

***

Le gibier, voilà l'attraction du jour. Aussi rechercherons-nous quelle est la valeur gastronomique du gibier.

Un référendum a été fait parmi les chasseurs, par l'intermédiaire du *Monde illustré*, pour savoir quelle est la valeur comparative des divers gibiers, au point de vue gastronomique.

L'échelle des notes allait de zéro à 20. Mille trente-six chasseurs ont exprimé leur opinion.

Voici le résultat moyen de cette consultation nationale :

1. La bécasse d'automne	19 points
2. La grive	18.5
3. Le perdreau gris	17.8
4. L'alouette	17.4
5. La caille	17.3
6. La bécassine	17.2
7. Le faisan	17.1
8. Le perdreau rouge	16.9
9. Le râle de genêt	16.7
10. Le chevreuil	16.5
11. La sarcelle	15.0
12. La bécasse de printemps	14.9